



## Des Écrivaines à connaître: des livres à lire

Gail Gelner

*Les Mots et les femmes*, Marina Yaguello, Paris, Payot, 1978, 202p.

### Lucie Lequin

La question 'les femmes parlent-elles comme les hommes?' sous-tend l'oeuvre de Marina Yaguello, qui, par le biais de la socio-linguistique, tente de cerner la condition féminine. Elle interroge la langue surtout dans ses variations fondées sur la discrimination sexuelle et sur la discrimination sociale en général, car, à l'instar des linguistes américaines féministes, Yaguello associe les différences linguistiques entre hommes et femmes, non à des différences psycho-biologiques ou autres, mais à des différences sociales.

Elle nous fait prendre conscience de ces différences qui, trop souvent, sont occultées par l'absence de recul, par la familiarité. Ainsi, elle fait sourdre nos tabous qui se dissimulent sous les euphémismes ; par exemple, des expressions telles que 'petit coin', 'parties honteuses', 'planning familial' véhiculent certains tabous. Elle montre comment le genre tel qu'il existe et fonctionne est lié au statut social de

l'homme et de la femme et joue toujours au détriment de l'image et du statut de celle-ci, car la langue, qui est pouvoir, la dénigre trop souvent: 'les mots ne sont jamais neutres ou innocents' dit elle.

Yaguello définit aussi le stéréotype du langage viril dont les traits principaux sont positifs (maîtrise de plusieurs registres, pratique du jeu de mots, contrôle des conversations mixtes, etc.) alors que le stéréotype du langage féminin présente des traits plutôt défavorables (non-créativité, goût de l'hyperbole, parole timorée, incapacité de manier des concepts abstraits, etc.). Il va sans dire que la réalité est tout autre. Pour détruire ces mythes confortables, elle tente d'appréhender le rapport des femmes à la langue en montrant comment les femmes disent 'autrement'. Ainsi, elle étudie le discours féministe qui a transformé en termes militants les termes péjoratifs appliqués aux femmes et qui, faute de mots pour se dire, crée de nombreux néologismes.

Yaguello n'est pas radicale. Elle croit qu'on peut infléchir l'évolution naturelle des langues, ce qu'elle qualifie d'action volontariste sur la langue, mais cette

action sera toujours limitée car elle s'attaque à des causes psychosociales. Par exemple, elle ne veut pas brûler les dictionnaires qui sont censurés et sexistes. Elle rêve plutôt de les transformer en éliminant, non les mots sexistes et injurieux, mais les citations sexistes, les clichés, les stéréotypes inutiles.

*Les Mots et les femmes* est un excellent ouvrage de vulgarisation. Marina Yaguello rend compte du rapport des femmes aux mots avec justesse et elle fait réfléchir à la langue qu'on utilise quotidiennement sans vraiment être conscient/e des valeurs et des tabous qu'elle véhicule.

*Les Femmes et leurs maîtres*, Maria Antonietta Macciocchi, textes rassemblés par Jacqueline Aubenas-Bastie, Paris, C. Bourgeois ed., 1978, 443 p.

### Yolande Cohen et Paul Richard

Après s'être commise d'une recherche originale analysant 'quelques éléments du fascisme' en deux tomes, M.A. Macciocchi réitère, et se commet d'une autre publication relatant la tenue d'un 'séminaire'.

C'est sur les femmes et leur asservissement que l'auteur se penche. Toujours avec la même verve et le même allant. La méthode du 'reader', rendant compte de la participation ponctuelle de chacun des auteurs, est ici à nouveau utilisée. Une dizaine de chercheurs élaborent de façon plus ou moins égale sur la difficulté à identifier les raison-passions-pulsions qui ont conduit les femmes sur le terrain glissant de la politique fasciste.

A partir de cette interrogation, l'ouvrage se divise en trois grandes parties: fascisme et femmes; luttes féminines et féminisme; marxisme et féminisme. La première partie, la plus importante à la fois par l'espace et par la qualité de certains des textes, rassemble des communications sur les fascismes historiques. L'aspect le plus intéressant, bien qu'éclaté dans plusieurs articles, est l'éclairage spécifique jeté sur la politique familiale nazie. La famille et son fonctionnement sont pris en mains par le pouvoir. Les deux articles 'Le Juif a volé la femme' et 'Romantisme et bestialité' analysent dans le détail les allégations faites par les fascistes pour justifier leur interférence dans ce qui est devenu l'affaire de l'État. La nature humaine bien sûr mais aussi les standards doubles d'une morale élastique sont invoqués comme preuves du rôle intangible assigné aux femmes: celui d'être mères-procréatrices d'abord et avant tout.

Cette fascisation a pour but de faire assumer par la famille un certain nombre de rôles qui masquent la nature de la crise, qui déplacent les responsabilités et en atténuent les conséquences: Faire plus d'enfants; assumer, toujours gratuitement, une part plus importante du travail d'entretien et de reproduction de la force de travail; déplacer vers la famille la lutte des classes qui devrait se dérouler sur les lieux de travail.

L'idéalisation du rôle de la mère est une autre constante du fascisme. La femme est faite pour procréer. Cette reconnaissance de la femme essentiellement comme mère est sans doute un des principes fondamentaux de l'idéologie fasciste. En effet, ayant pour des raisons économiques assigné la place de la femme dans la famille, les fascistes vont, pour l'y maintenir, lui donner un rôle et un pouvoir: la maternité. De plus, tout en maintenant la femme dans une position de dépendance à l'endroit du mari/état, ce rôle satisfait la politique nataliste nécessaire à l'expansion, autre caractéristique des fascismes.

Ces thèmes et tous ceux qui en découlent comme les rôles sociaux, les rôles politiques, l'éducation, la morale sexuelle et le travail seront examinés chacun à leur

tour en Allemagne nazie, en Italie fasciste, en Belgique, en Espagne, au Portugal, au Chili. Tous ces travaux montreront les progrès de la femme sur la voie de l'émancipation puis la rupture, la mise en tutelle, apportée par le fascisme.

Cependant se pose la question: 'Quelle était l'attitude des femmes? Comment les femmes en arrivent-elles à accepter, voire à s'enthousiasmer pour une telle politique?' A cela deux réponses sont apportées ou plutôt deux démarches sont entreprises.

Macciocchi, reprenant Reich (beau-coup) et Gramsci (un peu) fournit une explication à la fois linguistique, psychologique et psychanalytique des rapports entre la femme et le fascisme, basée sur la répression de la sexualité. Cependant cette démarche reichienne a subi une critique féministe, surtout en ce qui concerne les relations masochistes et l'instinct de mort.

Collin, à la suite de Lyotard, reprend toute la question de la complicité des femmes à leur oppression, en montrant bien des gratifications réelles ou imaginaires qu'elles y trouvent et que toute politique fasciste vise à renforcer.

Françoise Collin, évalue ici des aspects peu étudiés du mouvement féministe. Parce que les femmes disposent d'une structure libidinale polymorphe et flexible, les femmes sont aptes à jouir partout, de tout, à travers les mailles ou interstices du pouvoir. Or cette libido est sans doute le lieu où s'alimentent également la complicité à l'asservissement et l'énergie révolutionnaire des femmes. Or nous vivons depuis une dizaine d'années un mouvement où les formes traditionnelles d'équilibre des pouvoirs entre les sexes sont évacuées. D'où le malaise et la revendication d'un changement multidimensionnel.

Cette première partie est riche et féconde. Riche en événements, faits et analyses et féconde par les questionnements qu'elle ouvre. Car bien que beaucoup ait été dit, tout n'a pas été fait et des champs nouveaux s'ouvrent après cette lecture.

La deuxième partie apparaît beaucoup plus faible. Elle s'intitule: 'Points de repères entre passé fasciste et difficultés du présent; luttes actuelles'. Ces luttes: Allemagne, Belgique, Espagne, Porto-Rico, sont bien racontées et intéressantes; mais la disparité même des sujets et des approches utilisées échoue à faire clairement apparaître la pérennité des structures fascistes dans ces sociétés. Nous ne pouvons que constater un manque singulier de ce recul nécessaire à une analyse créative.

La troisième partie est entièrement faite d'un essai assez long de M.A. Macci-

occhi qui s'intitule: 'Les Femmes et leurs maîtres à penser marxistes et communistes'. Cet essai fut la trame d'une conférence qu'elle avait donné à l'UQAM, dans le cours Femme et Politique. Il s'agissait de faire cette fameuse petite histoire des grands hommes, de ces pères fondateurs du marxisme vers qui nous nous tournons pour trouver la voix. Et là, au lieu des grandes théories, le rire persifleur et caustique de M.A. Macciocchi nous fait découvrir misère, mesquinerie, double vie et double morale. Tour à tour on découvre les suicides des filles de Marx et la femme de Staline; on comprend ainsi comment dans cet univers masculin, les femmes n'ont aucune place. Le fameux slogan de Lénine 'Même une cuisinière doit pouvoir diriger l'État des Soviets' résonne assez sinistrement à nos oreilles.

A ce propos la IIIe internationale et sa prise de position semble toujours d'actualité: 'Le IIIe congrès de l'Internationale communiste confirme que le principe fondamental du marxisme révolutionnaire, selon lequel il n'y a aucune question féminine spécifique, ni aucun mouvement féminin spécifique'.

Quelles conséquences a eu pour les femmes, cet état d'esprit persistant à travers tout le mouvement communiste tant européen que chinois? Dans le mouvement comme dans les partis, il n'y a pas de place de premier plan pour la femme qui fait de la politique à la première personne, comme sujet autonome. Les dirigeantes officielles sont les femmes (épouses, maîtresses, filles) des chefs. Elles accèdent au pouvoir par eux et les suivent dans leur éventuelle disgrâce. La militante de base ne peut accéder aux postes de premier plan, donc ne peut promouvoir les intérêts des femmes surtout en ce qui concerne les grandes questions comme la contraception et l'avortement, la violence et le viol, le couple et la famille. Si la voie de la gauche officielle est ainsi bloquée, plus par les mentalités que par les fondements idéologiques, que reste-t-il? La réponse de Macciocchi est: la révolution: 'promouvoir une révolution féminine se fondant non seulement sur l'action, mais même sur des contributions théoriques à l'oeuvre immense de l'éducation de masse de femmes, c'est pour le féminisme indispensable'.

Ouvrage convaincant sous de nombreux aspects: partir d'une réflexion actuelle pour éclairer un passé soigneusement enfoui et peu glorieux relève déjà d'un certain courage. Ouvrir des perspectives à un mouvement dans lequel on se veut impliqué est encore plus louable. Au total donc, un livre d'une grande lucidité et qui n'a